Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

21 | 2015

Varia

Peut-on traduire « savamment » tout en faisant des bévues incroyables ? Andreas Divus et son Aristophane

Simone Beta

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5287>

DOI : 10.4000/anabases.5287

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2015

Pagination : 125-138

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Simone Beta, « Peut-on traduire « savamment » tout en faisant des bévues incroyables ? Andreas Divus et son Aristophane », *Anabases* [En ligne], 21 | 2015, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5287> ; DOI : 10.4000/anabases.5287

Peut-on traduire « savamment » tout en faisant des bévues incroyables ? Andreas Divus et son Aristophane

Simone BETA

On sait que, à la Renaissance, les comédies d'Aristophane faisaient partie des textes qu'il fallait absolument lire et connaître parce que le poète athénien était considéré un modèle parfait du dialecte attique. Dans une lettre envoyée à John Claymond, le premier président du collège Corpus Christi d'Oxford, Érasme de Rotterdam fait d'Aristophane un exemple de pureté stylistique à égalité avec Démosthène et Lucien ; dans son traité sur la méthode pour étudier, lire et interpréter les auteurs, il inclut Aristophane dans son canon des meilleurs poètes, avec Homère et Euripide¹.

C'est pour cette raison que, au début du xv^e siècle, bien avant que la première édition du texte grec d'Aristophane fût publié à Venise par l'imprimeur Aldo Manuzio, les premiers humanistes choisirent de traduire, à côté d'auteurs comme Platon et Aristote, Aristophane. Leonardo Bruni, l'humaniste arétin qui, après avoir suivi les leçons de Manuele Crisolora, traduisit les trois cent premiers vers du *Ploutos*, déclare dans la préface de sa traduction qu'il avait voulu montrer à ses contemporains quel était le genre de drames du poète comique : *Ego igitur volens*

¹ Pour la première citation, voir l'*epistula* 1661 (*The correspondence of Erasmus: Letters 1658-1801 (1526-1527)*), Toronto and London, 1974, vol. 12, p.17) ; pour la deuxième, voir *De ratione studii*, éd. J.-C. Margolin, in Desiderii Erasmi Roterodami, *Opera omnia* 1-2, Amsterdam, 1971, p.115 (*Quo quidem in genere* (sc. dans la prose) *primas tribuerim Luciano, alteras Demostheni, tertias Herodoto. Rursum ex poetis primas Aristophani, alteras Homero, tertias Euripidi*).

*latinis ostendere quale genus erat illarum comediarum, primum actum huius comediae Aristophanis in latinum contuli*².

Et c'est également pour cette raison que, après les premières éditions du texte grec d'Aristophane, c'est-à-dire les neuf comédies publiées par Manuzio en 1498, les deux autres comédies publiées par Bernardo Giunta à Florence en 1516, la première édition vraiment intégrale des onze comédies due à Symon Grynaeus et publiée à Bâle chez l'éditeur Andreas Cratander en 1532, un professeur de Capodistrie, Andreas Divus, publia à Venise, chez l'éditeur Giacomo Pocatela, la première traduction complète d'Aristophane³.

Bien que cette version, qui parut en 1538, ne soit pas parfaite (et nous verrons bientôt pourquoi), le rôle qu'elle a joué dans la connaissance de l'œuvre d'Aristophane a été extrêmement important : cette traduction remporta un vif succès et fut réimprimée six fois entre 1539 et 1597 par plusieurs imprimeurs⁴.

Dans sa préface, l'épître dédicatoire à Alvisé Pisani, évêque de Padoue, Divus déclare n'avoir pas essayé de reproduire l'élégance, la beauté et le charme des mots : il s'est contenté de tracer les contours des mots (*lineamenta*) de la façon la plus fidèle possible, pour exprimer les figures poétiques du style d'Aristophane⁵. Or c'est précisément dans ce choix de traduire seulement les *lineamenta* des mots que se trouvent les mérites et les défauts de son entreprise : on peut parler de mérites, parce que sa traduction mot à mot a permis à qui possédait une connaissance très limitée de la langue grecque de comprendre une bonne partie du texte

² La traduction de Bruni a été publiée par Maria et Enzo Cecchini (L. BRUNI, *Versione del Pluto di Aristofane*, Firenze, 1965) ; voir aussi E. CECCHINI et A.C. CASSIO, « Due contributi alla traduzione di Leonardo Bruni del *Pluto* di Aristofane », *Giornale italiano di filologia classica* 24 (1972), p. 472-82, et L. PRADELLE, « La version latine du *Ploutos* d'Aristophane par Leonardo Bruni : une traduction expérimentale ? », à paraître.

³ *Aristophanis, comicorum principis, Comoediae undecim, e Graeco in Latinum, ad verbum translatae, Andrea Divo Iustinopolitano interprete*, Venetijs, apud D. Iacob a Burgofrancho Papiensem, mense Iunio, 1538.

⁴ Voici la liste de ces réimpressions : Andreas Cratander, Bâle, 1539 et 1542 ; Pocatela, Venise, 1542 ; « apud Cominum de Tridino Montisferrati », Venise, 1548 ; Cratander, Bâle, 1552 ; « apud I. Ba. Et I. Be. Sessam », Venise, 1597. Une copie de l'édition Bâle 1539 fut possédée par François Rabelais ; L.C. STEVENS, « Rabelais and Aristophanes », *Studies in Philology* 55 (1958), p. 24-30, nous dit que ce livre est maintenant dans la bibliothèque du Musée Condé, à Chantilly (cote VIII-E-001).

⁵ *Quapropter cum non ignorarem, quantum ex literis (sic!) Graecis fructus percipi soleat, nec tamen ab omnibus aut illis operam dari posse, aut intelligi: non inutilem, neque ingratum quam plurimis fore putavi laborem meum, si Graecos autores ad verbum in Latinum sermonem vertendos, atque excudendos curarem: non tamen in iis tam verborum quidem elegantiam, venustatem, lenociniave captans, quam ut lineamenta fidelius quam possem, poeticasque figuras exprimerem.*

d'Aristophane; mais on peut aussi parler de défauts, parce que le désir d'être toujours fidèle au texte original a produit une traduction qui est souvent incompréhensible, et très souvent incorrecte.

Les « savants » qui se sont intéressés à cette traduction « savante » ont toujours négligé ses mérites et souligné ses défauts. Célèbre est le jugement tranchant de Tanneguy Le Fèvre, qui en 1674 traduisit en latin l'*Assemblée des femmes* : après avoir accusé Divus d'être *imperitissimus* et *infantissimus*, Tanneguy écrivit que le traducteur avait peiné à comprendre deux vers consécutifs (*vix alternos versus Comici nostri intellexit*) parce que la sensibilité pour la langue grecque lui faisait complètement défaut (*qui nullum Hellenismi sensum haberet*)⁶.

Dans un article paru en 2012 je me suis intéressée à sa traduction de la *Lysistrata* en soulignant, à côté de ses défauts, ses mérites de traducteur; dans cette contribution je tenterai d'en faire autant au sujet d'une autre comédie, qui permet d'analyser le langage particulier de la politique⁷. Il s'agit des *Cavaliers*, la comédie qu'Aristophane écrivit en 424 dans le but de convaincre ses concitoyens de ne pas voter pour Cléon, le démagogue qui avait pris la place de Périclès à la tête du parti démocratique.

⁶ *Tanaquilli Fabri Epistolae, pars posterior, editio altera priori emendatio. Additae sunt Aristophanis ΕΚΚΑΗΣΙΑΖΟΥΣΑΙ cum interpretatione nova, notis & emendationibus*, typis & sumptibus Isaaci Desbordes & Ioannis Lesnerii, Salmurii, 1674. Pour une autre critique également sévère de la traduction de Divus on peut lire l'avant-propos de Ludolph Küster à l'édition complète des comédies d'Aristophane qu'il publia en 1710 à Amsterdam, où le philologue allemand déclare qu'il n'a pas voulu utiliser ses versions parce qu'elles étaient pleines d'erreurs (*Aristophanis Comoediae undecim, Graece et Latine, ex codd. mss. emendatae: cum scholiis antiquis, inter quae scholia in Lysistratam ex cod. Vossiano nunc primum in lucem prodeunt. Accedunt notae virorum doctorum in omnes comoedias; inter quas nunc primum eduntur Isaaci Casauboni in Equites; illustriss. Ezech. Spanhemii in tres priores; et Richardi Bentleji in duas priores comoedias observationes. Omnia collegit et recensuit, notasque in novem comoedias, et quatuor indices in fine adjecit Ludolphus Kusterus*, sumptibus Thomae Fritsch, Amstelodami); voir aussi le jugement de l'abbé Giuseppe Fabiani dans *Il Pluto di Aristofane*, commedia prima, greco-italiana in versi con sue annotazioni, opera del signor Gio. Batista Terucci, gentiluomo senese, pubblico professore di Leggi Civili nell'università di Siena, e accademico intronato, illustrata e pubblicata dall'abate Giuseppe Fabiani, Stamperia Moëckiana, Firenze, 1751.

⁷ S. BETA, « La prima traduzione latina della *Lisistrata*. Luci e ombre della versione di Andrea Divo », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica* 100 (2012 (vol. 129), p. 95-114. Sur le langage particulier de la philosophie, voir J. NASSICHUK, « Strepsiades' Latin voice: two Renaissance translations of Aristophanes' *Clouds* », in S. DOUGLAS OLSON (ed.), *Ancient Comedy and Reception. Essays in Honor of Jeffrey Henderson*, Berlin and Boston, 2013, p. 427-446.

Au début de la pièce, on voit deux esclaves, deux serviteurs de Démos Pyknites, la personnification du peuple athénien, qui se réunissait sur la Pnyx; ils se plaignent de leur malheureuse condition depuis qu'un nouvel esclave, le Paphlagonien (la caricature de Cléon), est entré dans la maison de Démos.

Le premier esclave, qui avait sur le visage un masque avec les traits du stratège Démosthène, sort de la maison de Démos en s'écriant :

Ἰατταταιᾶξ τῶν κακῶν, ἰατταταί.
 Κακῶς Παφλαγόνα τὸν νεώνητον κακὸν
 αὐταῖσι βουλαῖς ἀπολέσειαν οἱ θεοί.
 Ἐξ οὗ γὰρ εἰσήρρησεν εἰς τὴν οἰκίαν
 πληγὰς ἀεὶ προστρίβεται τοῖς οἰκέταις⁸;

le deuxième esclave, qui avait sur le visage une masque représentant les traits du stratège Nicias, est d'accord avec les mots de son collègue :

Κάκιστα δῆθ' οὗτός γε πρῶτος Παγλαγόνων
 αὐταῖς διαβολαῖς⁹.

On peut voir très aisément comment la traduction de Divus, en suivant servilement la disposition du texte grec, vers à vers, mot à mot, pose parfois des problèmes :

Démosthène : *Heu malis heu.*
Male Paphlagona nuper emptum malum,
ipsis consiliis perdant Dei.
Ex quo enim ingressus est in domum,
plagas semper intulit famulis.

Nicias : *Pessime certe, hic primus Paphlagonum*
ipsis consiliis.

Si la traduction des paroles de Démosthène en latin est à peu près compréhensible, celle des paroles de Nicias nous laisse perplexes, parce que la phrase *Pessime certe, hic primus Paphlagonum ipsis consiliis* ne signifie pas que l'esclave a voulu

⁸ Aristophane, *Cavaliers* 1-5: «Aïe! Aïe! Aïe! Hi! Malheur de malheur! Aïe! Aïe! Aïe! Maudit soit le Paphlagonien acheté récemment, le misérable! Depuis que la malheur a voulu qu'il entrât dans la maison, il ne cesse de faire donner la raclée aux serviteurs». Ici et dans les notes suivantes la traduction française est celle d'Hilaire van Daele, publiée en regard du texte grec édité par Victor Coulon dans la collection Budé, paru à partir de 1923.

⁹ Aristophane, *Cavaliers* 6-7: «Qu'il périclisse le plus misérablement du monde, avant tous les autres Paphlagoniens, avec ses diffamations!».

maudire le Paphlagonien. En sus, il faut souligner que Divus a traduit par le même mot (*consilia*) deux réalités tout à fait différentes (βουλαί et διαβολαί), même si elles partagent la même racine, témoignant ainsi qu'il n'avait pas vraiment compris le sens du texte d'Aristophane – et confirmant par conséquent la critique sévère de Tanneguy Le Fèvre.

La recherche d'un moyen d'échapper au Paphlagonien emmène les deux esclaves à recourir aux vers d'Euripide : Nicias cite un vers du poète tragique (Πῶς ἂν σύ μοι λέξεις ἀμὲ χρὴ λέγειν); qui signifie « Ah ! Que ne me dis-tu ce qu'il faut que je dise ? » ; Démosthène gronde son collègue, en disant :

Μή μοί γε, μή μοι, μή διασκανδικίσῃς
ἀλλ' εἴρῃ τιν' ἀπόκινον ἀπὸ τοῦ δεσπότη¹⁰.

On peut aisément imaginer l'embarras de Divus devant cette réplique, puisque le verbe διασκανδικίζειν et le nom ἀπόκινος ne sont pas très communs en grec. Mais le texte qu'il avait utilisé avait un atout : le volume d'Aldo Manuzio, édité par le philologue crétois Marcus Musurus, était pourvu de scholies. Et les commentaires anciens nous donnent deux explications très importantes à ce sujet : d'abord, il disent que dans διασκανδικίζειν il y avait le mot σκάνδιξ (« une herbe sauvage », c'est-à-dire une allusion méchante au métier de la mère d'Euripide, qui, pour les poète comiques, était une marchande de légumes); ensuite, il disent que l'ἀπόκινος était une danse très vive.

Devant ces difficultés réelles, il faut avouer que la traduction de Divus est assez créative :

*Non mihi, non mihi ne olorizes.
Sed inveni aliquam abitionem a domino.*

Le verb *olorizare*, qui n'est pas attesté dans la langue latine, est une invention géniale du traducteur à partir du substantif *olus* / *holus* (« légumes »); tout aussi ingénieuse est l'utilisation du nom *abitio* (« départ »), qui était très rare, pour le grec ἀπόκινος, que les scholies expliquent par le mot « fugue¹¹ ».

Dans le prologue de la comédie il y a d'autres escamotages qui ne peuvent que susciter notre approbation. À partir du vers 40, après son dialogue avec son comparse Nicias, l'esclave Démosthène expose au public la situation en décrivant ainsi son maître :

¹⁰ Aristophane, *Cavaliers* 16, 19-20. La citation d'Euripide vient d'*Hippolyte* 345.

¹¹ Avec le sens de « départ », *abitio* est attesté en latin classique seulement dans Plaute, *Rudens* 503.

Νῶν γάρ ἐστι δεσπότης
 ἄγροικος ὀργήν, κυαμοτρῶξ, ἀκράχολος,
 Δῆμος Πυκνίτης, δύσκολον γερόντιον
 ὑπόκωφον¹².

Si nous lisons la traduction de Divus, nous voyons qu'il n'a pas compris que Δῆμος Πυκνίτης était le nom propre du personnage, car il a utilisé des lettres minuscules :

*Nobis enim est dominus
 rusticus ira, fabarum comestor, promptus in ira,
 populus concionarius, difficilis vetulus,
 surdulus.*

Mais grâce aux scholies il a pu comprendre que Πυκνίτης avait un sens métaphorique, et c'est pour cette raison qu'il l'a traduit avec *concionarius*, qui est un néologisme très efficace.

L'adjectif *surdulus* est aussi une création ingénieuse, car le suffixe *-ulus* traduit avec succès le préfixe grec ὑπο-.

À cet égard, il faut dire que la fréquence des diminutifs dans la langue flamboyante d'Aristophane a forcé Divus à créer continûment des néologismes. Nous pouvons voir de nombreux cas similaires dans le texte de la comédie : les diminutifs *consiliunculis et sententiunculis et cogitatiunculis* (on est toujours dans le prologue) traduisent efficacement βουλευμάτια καὶ γνωμῖδια καὶ νοῖδια, les «petits conseils, petites sentences, petites idées» que le vin a suggérés aux deux esclaves¹³; les diminutifs *urnulis et vulturulis et turriculis* (dans les scène iambiques qui suivent la parabase) traduisent aussi efficacement les créations verbales πιθάκναι καὶ γυπάρια καὶ πυργῖδια, que van Daele n'a pas essayé de rendre («misérables tonneaux, nids de vautours et tourelles») ¹⁴.

Si l'on revient au monologue de Démosthène dans le prologue, on remarque une autre création courageuse de Divus : le verbe *sybillizare*, qui correspond au grec σιβυλλῖαν et décrit la passion du Peuple pour les faux oracles que le Paphlagonien utilise souvent pour tromper son maître¹⁵.

Or, après avoir volé les oracles du Paphlagonien, les esclaves apprennent qu'il y a une prophétie qui annonce la venue d'un esclave qui prendra la place du Paphlagonien – c'est-à-dire une prophétie annonçant la venue d'un homme politique qui

¹² Aristophane, *Cavaliers* 40-43 : «Nous avons un maître rustre d'humeur, croqueur de fèves, prompt à s'irriter, Démos, de Pnyx, petit vieux bourru, à l'oreille dure».

¹³ Aristophane, *Cavaliers* 100.

¹⁴ Aristophane, *Cavaliers* 792-793.

¹⁵ Aristophane, *Cavaliers* 61.

prendra la place de Cléon. Divus s'efforce de traduire tous les noms composés de ces personnages : *στυππειοπώλης* (« marchand d'étoupes ») devient *stupevendedor*, *προβατοπώλης* (« marchand des moutons ») devient *oviumvendedor* et *pecudivendedor*, *βυρσοπώλης* (« marchand de cuir », c'est-à-dire Cléon, qui avait hérité de la tannerie de son père) devient *pelliumvendedor*¹⁶. Le seul métier que Divus ne traduit pas, c'est le métier de l'esclave qui viendra prendre la place du Paphlagonien : dans la version de Divus, le mot grec *ἀλλαντοπώλης* (« charcutier », « marchand de boudin ») reste toujours *allantopoles*¹⁷.

Quand ce charcutier arrive vraiment, les esclaves lui expliquent pourquoi il va devenir un excellent homme politique :

Δι' αὐτὸ γάρ τοι τοῦτο καὶ γίγνεται μέγας,
ὅτι καὶ ποιηρὸς καὶ ἀγορᾶς εἶ καὶ θρασύς¹⁸.

Comme la scholie n'explique pas l'acception particulière du mot *ἀγορά* dans ce contexte, Divus ne saisit pas son sens dépréciatif, interprété correctement par van Daele (« Parce que tu es un gueux, un voyou, un audacieux ») ; par suite, la traduction du deuxième vers (*Quod malus, et ex foro es et audax*) est incorrecte.

Ce même sens particulier revient dans la liste des qualités du bon démagogue que Démosthène dresse peu après :

Τάραττε καὶ χόρδευ' ὁμοῦ τὰ πράγματα
ἅπαντα, καὶ τὸν δῆμον αἰεὶ προσποιού
ὑπογλυκαίνων ῥηματίοις μαγειρικοῖς.
Τὰ δ' ἄλλα σοι πρόσσεστι δημαγωγικά,
φωνὴ μιανὰ, γέγονας κακῶς, ἀγοραῖος εἶ.
ἔχεις ἅπαντα πρὸς πολιτείαν ἃ δεῖ¹⁹.

Voici la traduction de Divus :

*Turba, et in chorda simul res
omnes, et populum semper vendica,
subdulse capiens verbis coquinariis.
Haec autem alia tibi adsunt populi ductiva,
vox scelestae, genitus es malus, forensis es.
Habes omnia illa ad civilitatem quae oportent.*

¹⁶ Aristophane, *Cavaliers* 129, 136, 138 et 139.

¹⁷ Aristophane, *Cavaliers* 143.

¹⁸ Aristophane, *Cavaliers* 180-181.

¹⁹ Aristophane, *Cavaliers* 214-219.

Son *forensis* n'a pas le sens correct que lui donne van Daele («façons de voyou»). Ce malentendu n'est pas la seule erreur ici : l'impératif τὸν δῆμον προσπολοῦ signifie «gagne toujours pour toi la faveur du peuple»; le dernier vers signifie «tu as tout ce qu'il faut pour gouverner». Mais il y a aussi des solutions intéressantes : avec *subdulce capiens*, Divus renonce pour une fois à la coutume qui l'emmène toujours vers une traduction littéraire, en paraphrasant correctement le verbe composé ὑπογλυκαίνων, car la suite *verbulis coquinariis* (encore un diminutif!) montre qu'il a compris et respecté la métaphore culinaire d'Aristophane.

Les esclaves encouragent le charcutier à lutter contre le Paphlagonien en l'assurant de l'aide des Cavaliers; le Paphlagonien arrive furieux et menaçant; Démosthène appelle les Cavaliers, qui frappent le démagogue. Dans la dernière section de la *parodos*, nous trouvons une première altercation entre le Charcutier, qui est enhardi par la présence du chœur des Cavaliers, et son adversaire. Divus essaie de reproduire les figures étymologiques du texte grec : par *declamabo te clamans*, il reproduit καταβοήσομαι βοῶν σε ; par *invociferabor te vociferans*, il reproduit κατακεκράξομαι σε κράζων²⁰. C'est une tentative louable, qui n'est pas fréquente chez les traducteurs. Van Daele, par exemple, ne le fait pas, car il traduit : «Je couvrirai ta voix par mes cris» et «Moi la tienne par mes beuglements».

Pendant le débat, le Paphlagonien est battu soit en paroles soit en action. Il compte prendre sa revanche devant le Conseil, mais après la parabase le Charcutier annonce qu'il a été vainqueur devant le Conseil aussi. Dans son compte-rendu du discours du Paphlagonien, il décrit ainsi l'éloquence de son rival :

Ὁ δ' ἄρ' ἔνδον ἐλασίβροντ' ἀναρρηγνὺς ἔπη
 τερατευόμενος ἥριεδε κατὰ τῶν ἱππέων,
 κρημνοὺς ἐρείδων καὶ ξυνωμότας λέγων
 πιθανώτατ'· ἡ βουλὴ δ' ἅπασ' ἀκρωμένη
 ἐγένεθ' ὑπ' αὐτοῦ ψευδατραφάξυος πλέα,
 κᾶβλεψε νᾶπυ καὶ τὰ μέτωπ' ἀνέσπασεν.
 Κᾶγωγ' ὅτε δὴ ἔγνω ἐνδεχομένην τοῖς λόγους
 καὶ τοῖς φενακισμοῖσιν ἐξαπατωμένην...²¹.

La densité métaphorique du premier vers est trop difficile pour Divus : la traduction correcte de la phrase ἐλασίβροντ' ἀναρρηγνὺς ἔπη («éclatant en termes tonitrueux», selon van Daele) devient *scindens impellentia tonitrua verba*; mais les mots *impellentia tonitrua*, bien qu'ils traduisent le verbe ἐλαύνειν et le nom βροντάς, ne signifient pas grand chose.

²⁰ Aristophane, *Cavaliers* 286-287.

²¹ Aristophane, *Cavaliers* 626-633.

Le participe qui suit, *mentiens*, est toutefois correct : le verbe utilisé par Divus est la vraie traduction du grec τερατεύομενος, parce que τέρας ne signifie pas seulement « prodige », mais aussi « mensonge » – et Divus, qui avait lu la scholie, qui explique que le verbe est un synonyme de ψευδόμενος, a choisi le participe latin correct.

Et c'est toujours grâce aux anciens commentateurs que Divus a pu comprendre le sens précis du mot ψευδατραφάξις : la scholie explique qu'il s'agit d'une herbe qui pousse rapidement ; Divus ne prête pas attention à l'image végétale mais, s'appuyant sur le premier élément du composé, traduit correctement le mot par *levia mendacia*.

Tout à fait original est enfin le mot que Divus utilise pour le grec φενακισμοί, un terme qui dérive du mot φέναξ (« perruque ») : *hallucinationes* est une traduction singulièrement métaphorique pour un traducteur qui est d'ordinaire assez fidèle.

Mais le Paphlagonien ne se tient pas pour définitivement battu. Il veut soutenir maintenant un débat devant Peuple ; le Charcutier y consent.

Peuple arrive. Le Charcutier l'appelle avec le vocatif ὦ Δημίδιον, rendu par le diminutif *popellus*, un terme que Divus a emprunté à une épître d'Horace – une autre preuve qui démontre qu'il connaissait bien les auteurs latins²². Ensuite, les deux démagogues font assaut de flatteries, de complaisances et de cadeaux.

Regardons le passage où le chœur des Cavaliers blâme l'ignorance et la corruption du Paphlagonien, ici appelé par son vrai nom pour la première fois :

Ἄλλὰ καὶ τόδ' ἔγωγε θαν-
μάζω τῆς ἰομουσίας
αὐτοῦ· φασὶ γὰρ αὐτὸν οἱ
παῖδες οἱ ξυνεφοίτων,
τὴν Δωριστὶ μόνην <ἀν> ἄρ-
μόττεσθαι θαμὰ τὴν λύραν,
ἄλλην δ' οὐκ ἐθέλειν μαθεῖν·
κᾶτα τὸν κιθαριστὴν
ὀργισθέντ' ἀπάγειν κελεύ-
ειν, ὡς ἁρμονίαν ὁ παῖς
οὔτος οὐ δύναται μαθεῖν
ἦν μὴ Δωροδοκιστί²³.

Ce passage pose des problèmes à tous les traducteurs, parce qu'Aristophane y fait deux calembours. Le premier est le composé ἰομουσία, né de l'union du mot ἴς (« porc ») avec *μουσία, qui rappelle les Muses ; le deuxième est l'hapax Δωροδοκιστί,

²² Aristophane, *Cavaliers* 726 ; Horace, *Epistulae* I, 7, 65.

²³ Aristophane, *Cavaliers* 984-996.

un adverbe qui joue soit sur le mode dorien, un des quatre modes de la musique grecque, soit sur Doro, qui était la déesse de la vénalité, dont le nom renvoie à δῶρον («cadeau», mais aussi «pot-de-vin»).

Voici la traduction de Hilaire van Daele :

« Mais ce trait encore, je l'admire dans son éducation de pourceau :
les enfants qui fréquentaient l'école avec lui
disent qu'il lui arrivait souvent de ne pouvoir accorder sa lyre
que sur le mode dorique et qu'il se refusait à en apprendre un autre ;
alors le maître se fâchant le faisait emmener,
attendu, disait-il, que cet enfant n'est capable d'apprendre aucun mode,
si ce n'est le <louis d'or>ique ».

Et Divus ? Sa traduction est la suivante :

*Sed et hoc ego ad-
miror scientiae porcinae
ipsius. Dicunt enim ipsum
pueri qui simul ibant,
donative solam co-
aptare frequenter lyram,
aliam autem non velle discere :
et postea citharistam
iratum abducere iube-
re, quod harmoniam puer
hic non potest discere,
nisi donorum susceptive.*

En ce qui concerne le premier calembour, on voit que la *scientia porcina* de Divus est une traduction très amusante du composé grec, peut-être moins banale et plus comique que la solution «éducation de pourceau» proposée par van Daele.

Le deuxième calembour est traduit avec une imagination appréciable : pour Δωριστί, Divus utilise *donative* ; pour Δωροδοκιστί, il trouve *donorum susceptive*, qui me paraît une solution moins alambiquée que «le <louis d'or>ique» de van Daele.

La fin de ce deuxième débat voit la victoire définitive du Charcutier ; Peuple le nomme son intendant à la place du Paphlagonien disgracié, avec l'approbation enthousiaste du chœur des Cavaliers. À la fin de la comédie, rajeuni par un procédé magique, Peuple abjure ses erreurs passées et promet de mieux faire à l'avenir.

Parmi les premières mesures du Peuple, auxquelles le Charcutier donne son approbation, il y a l'interdiction faite aux «freluquets du marché au parfums» (τὰ μείρακια... τὰν τῷ μύρῳ, qui deviennent chez Divus *adulescentulos... in myro*) de flâner sur l'agora ; ainsi, ils ne pourront plus parler avec leur langage ridiculement

affecté, qui abusait de suffixe *τικός*, un langage dont Phaïax, un élève des Sophistes, était un des inventeurs.

Dans la définition que Peuple donne de Phaïax on aperçoit tout le sarcasme d'Aristophane sur cette façon ridicule de parler :

Συνερτικός γάρ ἐστι καὶ περαντικός,
καὶ γνωμοτυπικός καὶ σαφής καὶ κρουστικός,
καταληπτικός τ' ἄριστα τοῦ θορυβητικοῦ²⁴.

Divus comprend l'ironie d'Aristophane et essaie de la reproduire en utilisant le suffixe latin *-ivus* :

*Compositivus enim est et terminativus,
Et sententiarum formativus, et manifestus, et pulsativus,
Deprehensivusque optime tumultuarii.*

Le résultat est assez satisfaisant – au début, au moins, parce qu'à la fin Divus abdique : il préfère l'adjectif *tumultuarius*, donc *θορυβητικόν* ne devient pas *tumultuativum* ; puisque *θορυβητικός* n'est pas au nominatif comme les adjectifs précédents, Divus a peut-être cru qu'il ne concernait pas le sophiste²⁵.

Enfin, Peuple condamne le Paphlagonien à revêtir le costume du Charcutier et à prendre le métier du marchand qui l'a supplanté dans sa position politique : il faudra qu'il vende les saucisses aux portes de la ville (et, en sus, qu'il se querelle avec des prostituées et des baigneurs). La dernière définition du Paphlagonien vaincu est le mot *φαρμακός*. Pour van Daele, le sens du mot est « malfaiteur » ; pour Divus, c'est *magus*.

Mais que signifie vraiment ce mot ? Les scholies l'ignorent. En latin, dans un contexte géographique particulier, celui de la Perse, *magus* signifie « prêtre » ou « devin²⁶ » ; dans d'autres contextes, il veut dire simplement « magicien »²⁷. Ni « prêtre » ni « devin » ni « magicien » n'ont quoi que ce soit à voir avec la situation ; Divus a probablement essayé lui-même d'être un *magus*, c'est-à-dire de deviner le sens du mot – une chose qu'il a dû faire souvent, soit dans les comédies

²⁴ Aristophane, *Cavaliers* 1378-1380.

²⁵ Même la réplique du Charcutier, qui lui demande οἶκον καταδακτυλικὸς σὺ τοῦ λαλητικοῦ ; (v. 1381 : « N'es-tu pas l'habile manipulateur de cet habile phraseur ? »), est traduite par Divus sans recourir au suffixe *-ivus* (*Igitur contra annulum illum loquacem ?*).

²⁶ Cicéron, *Leges* 2.26.

²⁷ Horace, *Carmina* 1.27.22 ; Ovide, *Métamorphoses* 7.195.

d'Aristophane soit dans la plus connue de ses traductions, celle des deux poèmes d'Homère²⁸. Est-ce qu'il faut le blâmer pour ça?

Malgré tous ses défauts, il faut toutefois reconnaître que Divus a essayé de se battre « avec le courage d'Héraclès » contre le « monstre » Aristophane²⁹ : il l'a suivi dans ses nombreuses créations linguistiques (en créant à son tour de nouveaux mots latins) ; il l'a suivi dans ses altérations linguistiques (en altérant à son tour plusieurs mots, c'est-à-dire en créant des diminutifs) ; il l'a suivi dans ses calembours fantaisistes (en essayant parfois de les reproduire avec une fantaisie à peu près équivalente).

Si ses tentatives ne sont pas toujours réussies et si sa connaissance de la langue grecque laisse parfois à désirer, on ne peut pas nier que, sans la traduction de Andreas Divus, la connaissance du théâtre d'Aristophane se serait répandue beaucoup plus lentement. Surtout, s'il n'avait pas traduit toutes les onze comédies conservées par les manuscrits médiévaux, nous n'aurions pas pu lire à la même période la première traduction complète du théâtre d'Aristophane dans une langue moderne : à savoir la traduction de frères Pietro et Bartolomeo Rositini, publiée à Venise en 1545, sept ans après la traduction latine de Divus³⁰.

Cette traduction italienne se base très souvent (et même trop souvent : même une lecture superficielle permet de constater que bien des bévues de Divus sont passées presque intactes dans la traduction des frères Rositini) sur la première

²⁸ *Homeri Ilias, Andrea Divo Iustinopolitano interprete, ad verbum translata. Herodoti Halicarnassei libellus, Homeri vitam fidelissime continens, Conrado Heresbachio interprete. Cum indice copiosissimo*, Venetiis, apud D. Iacob a Burgofrancho Papiensem, mense Martio, 1537; *Homeri... Odysea, Andrea Divo Iustinopolitano interprete, ad verbum translata. Eiusdem Batrachomyomachia, id est, Ranarum et murium pugna, Aldo Manutio Romano interprete. Eiusdem Hymni deorum 32. Georgio Dartona Cretense interprete*, Venetiis, apud D. Iacob a Burgofrancho Papiensem, mense Martio, 1537. Divus traduisit aussi les *Idylles* de Théocrite (*Theocriti Syracusani poetae clarissimi Idyllia trigintasex, recens e graeco in latinum, ad verbum translata, Andrea Divo Iustinopolitano interprete. Eiusdem Epigrammata, Bipennis, Ala, & Ara, latinitati donata, eodem Andrea Divo interprete*, Venetiis, apud D. Iacob a Burgofrancho Papiensem, mense Februario, 1539).

²⁹ J'ai emprunté une image que le même Aristophane a utilisée deux fois pour décrire sa lutte contre le « monstre » Cléon (*Guêpes* 1029-1037 et *Paix* 752-760).

³⁰ Sur cette traduction, voir S. BETA, « *Aristophanes Venetus* : i fratelli Rositini e la prima traduzione italiana del poeta comico greco (1545) », *Cahiers d'études italiennes* 17 (2013), p. 57-70 ; sur les traductions italiennes en général, voir R. QUAGLIA, « Su alcune traduzioni italiane di Aristofane : azzeccarbugliando tra i secc. XVI e XIX », *Maia* 57 (2006), p. 349-357.

traduction latine intégrale³¹. Mais Pietro et Bartolomeo, qui n'étaient pas des professionnels – ils exerçaient la profession de médecin – ont parfois montré une autonomie de jugement.

Par exemple, ils ont traduit le *φάρμακός* dont je viens de parler par «*incantatore*», qui veut dire surtout «enchanteur», mais qui signifie aussi «charmeur», un mot qui apparemment ne convient pas pour désigner un démagogue vaincu qui est destiné, comme le dit Aristophane, à injurier les prostituées et à boire l'eau sale des bains (ou, si l'on veut utiliser les mots de Divus, *meretricibus conviciari et ex balneis ipsum lavacrum bibere*)³².

Mais on sait bien que les vrais démagogues, même s'ils ont été vaincus, même s'il semble qu'ils sont en train de quitter leur charge, sont toujours capables de se cramponner à toutes les qualités qu'ils possèdent – y compris la qualité des *φάρμακοί* – au sens de «incantatori», «enchanteurs», mais aussi «charmeurs». Par suite, comme nous savons que, après avoir voté pour la victoire d'Aristophane dans la compétition théâtrale des Lénéennes, les Athéniens votèrent pour l'élection de Cléon, qui cependant avait été tourné en ridicule dans une comédie qui lui était entièrement consacrée et qui fut acclamée par le public, la traduction des frères Rositini n'est pas complètement incorrecte.

La traduction donnée par Nicodemus Frischlin en 1586 est plus juste, bien sûr, car son *veneficus* reproduit fidèlement le ton dépréciatif du terme grec³³. Mais les deux mots choisis quelques années avant par Divus et par les frères Rositini possèdent un mérite, bien que ce mérite soit involontaire : ils sont une définition inconsciente de leur travail de traducteurs.

Un homme qui traduit est un *incantatore*, parce qu'il doit reproduire dans sa propre langue le même charme que les mots utilisés par l'auteur avaient dans la langue originale. Mais un traducteur est un *magus* aussi : ils doit «deviner» le sens correct des mots qu'il trouve dans le texte qu'il doit traduire et, comme par enchantement, le transporter dans sa langue. Face au texte des comédies d'Aristophane, écrit dans une langue qui était encore peu connue, Andreas Divus a essayé d'être

³¹ Sur les rapport entre la traduction de Divus et celle des Rositini, voir aussi F. SCHREIBER, «The Etiology of a Misinterpretation: Aristophanes *Birds* 30», *Classical Philology* 70 (1975), p. 208-212.

³² Aristophane, *Cavaliers* 1400-1401.

³³ *Nicodemus Frischlini Aristophanes, veteris comoediae princeps: poeta longe facetissimus & eloquentissimus: repurgatus a mendis, et imitatione Plauti atque Terentii interpretatus, ita ut fere carmen carmini, numerus numero, pes pedi, modus modo, Latinismus Graecismo respondeat*, Francoforti ad Moenum, apud Iohannem Spies, 1586. Frischlin traduisit seulement cinq comédies (*Ploutos*, *Nuées*, *Grenouilles*, *Cavaliers* et *Acharniens*); ses traductions latines furent utilisées par Ludolf Küster dans l'édition intégrale des comédies d'Aristophane qu'il publia en 1710 (voir n. 6).

un *magus*, car il a tenté de transformer un poète ayant vécu dans l'Athènes démocratique du ^v^e siècle avant J.-C. en un auteur s'exprimant dans la langue franche de l'Europe occidentale. Cette magie n'a pas toujours été couronnée de succès, c'est vrai – mais le *magus* Divus mérite malgré tout nos bravos.

Simone Beta

Dipartimento di Filologia e Critica
delle Letterature Antiche e Moderne
Università di Siena
Via Roma 56
53100 Siena
beta@unisi.it